Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 28

Artikel: La pastoure
Autor: Barancy, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193046

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

soleil comme de gigantesques tisons. La teinte, d'abord rouge vif à l'extrême sommet, descend peu à peu jusqu'à mi-hauteur, en s'adoucissant dans des colorations plus tendres ; c'est une splendide féerie de la nature, en présence de laquelle on reste émerveillé et pris d'une silencieuse admiration.

Le Cervin commence ; il embrase le premier son radieux flambeau, car c'est à lui de dominer cette grande scène matinale. Les autres sommités suivent son exemple dans l'ordre des altitudes. Puis, à l'arrivée au *Riffelhaus*, l'horizon s'agrandit, tout s'éclaire, resplendit, enchante le regard !

Ce n'est pas tout : ce qui vous attend au Görnegrat est bien plus grandiose encore. Mais comme on ne vit pas seulement de contemplation, déjeunons à l'hôtel, sur la porte duquel une charmante sommelière sourit à notre arrivée.

Voici du thé, du chocolat, du pain croquant et du beurre frais : servons-nous.

. . . . . .

Là, ça va bien... nos bâtons... les voilà... Montons !

De là, on s'élève par des pentes gazonnées, un sentier bien marqué et accessible à tous. Durant une demi-heure, la sène reste ce qu'elle était, vue du *Riffelhaus*... Tout à coup, un superbe dôme de neige bien arrondi, d'une blancheur éclatante, émerge à l'horizon. C'est le massif du Mont-Rose qui apparaît !...

Après une heure de marche encore, après avoir joui d'une scène dont les beautés se multiplient, changent d'aspect et grandissent à chaque pas, l'excursionniste, atteignant le sommet du Görnegrat, se trouve tout à coup placé au centre d'un panorama circulaire immense, écrasant de grandeur et de majesté !

Comme l'homme se sent infime, grêle, petit, en présence de cette nature puissante, de ces géants des Alpes, dont les cîmes hardies et les glaciers étincelants ferment de tous côtés l'horizon !...

Quelle vaste et imposante solitude, au milieu de ce cirque de montagnes, quel silence solennel ! Pas un bruit d'aile dans l'air, pas un oiseau sur ces rochers, pas un chalet, pas la moindre sonnaille dans cette région sauvage, à 3136 mètres d'altitude !

Comme ils sont beaux, ces innombrables glaciers dont le tapis blanc et ondulé descend jusqu'au fond de l'abîme !... Et voyez cette chaîne du Mont-Rose, qui s'étale tout entière aux yeux éblouis, en leur révélant les mystères du monde des glaciers !

C'est de là, du sommet du Görnegrat, si facile à gravir, et cependant encore inconnu à tant de monde, qu'on jouit de ce coup d'œil incomparable, que la plume ne peut décrire, de ce décor à l'ornement duquel la nature alpestre semble avoir consacré tout ce qu'elle avait de plus sublime.

On peut s'en faire quelque idée par l'énumération des principaux motifs du tableau : Le Mont-Rose, Lyskamm, Castor et Pollux, le Petit Cervin, le Théodule, le Grand Cervin, la Dent Blanche, le Rothorn, le Weisshorn, le groupe colossal du Mischabel, etc., etc.

M. W., que nous avons trouvé là-haut, accompagné de son épouse, disait à celle-ci, plein d'extase et de ravissement : « Regardons, chère amie, regardons encore une fois avant de descendre !... Nous ne savons pas s'il nous sera donné de revoir cela !...

Et que d'autres courses intéressantes dont Zermatt est le point de départ, que de sites variés, que de choses à visiter dans cette superbe contrée !... Aussi appréciera-t-on de plus en plus les avantages et les facilités que nous offrent les excursions si bien organisées par MM. Ruffieux et Ruchonnet, qui nous en promettent deux encore pour le mois de septembre.

LA PASTOURE

PAR JEAN BARANCY

Tout à coup, sur la place du village où avait lieu en ce moment la louée des domestiques, on vit surgir de la ruelle des Glanes, qui longeait l'église, un vieux bonhomme quasi impotent et une petite fille si singulièrement attifée que tous les gens la regardèrent en riant.

Avec ses gros sabots qui lui faisaient paraître les pieds énormes, sa jupe de bure trop longue, le châle jaune noué autour de sa taille et la cape d'indienne verdâtre qui couvrait sa tête, elle avait une si drôle de tournure qu'elle suscita un étonnement général.

— Eh ! père Anselme ! cria de loin un paysan venant à la rencontre de celui qu'il interpellait, est-ce que, par hasard, vous viendriez pour la louée ?

— Oui, répondit le vieux, c'est pour cette petite que je voudrais caser dans une bonne place.

— Oh, oh ! repartit l'autre, ça sera difficile, je crois. Quel âge qu'elle a ?

— Douze ans ; elle ferait une bonne pastoure.

— Sans doute, sans doute, mais...

— Mais, interrompit un garçon d'une quinzaine d'années qui venait de s'approcher en tapinois et qui regardait effrontément au fond de la cape le visage de la petite, mais ça ferait bien mieux encore un épouvantail pour les moineaux !

— Veux-tu te taire, Charlot ! répliqua Anselme en levant son bâton sur lui, ou je vas te corriger !

— Bien, quoi ! reprit le gamin, on ne peut donc plus parler à c'theure. Mon père a justement besoin d'une pastoure et... d'un épouvantail, continua-t-il impertubablement. Même qu'il en voulait fabriquer un hier. Je vas lui dire de venir.

Le vieux Anselme leva de nouveau son bâton, mais il ne s'abattit pas sur les épaules du jeune garçon qui se sauva avec une dextérité surprenante.

— C'est qu'il fait comme il dit, grommela-t-il, voyez donc, il va chercher son père.

Effectivement, quelques minutes à peine s'écoulèrent et le gamin revint accompagné d'un gros homme à face réjouie et aux yeux francs.

— Que me raconte Charlot ? demanda-t-il en tendant la main à Anselme, est-ce vrai que vous avez une pastoure à louer ?

— Oui, répondit le paysan, je voudrais bien trouver un bon maître pour cette petite.

— Cette petite ? Qui ça ! Celle qui est là-dessous ? reprit le gros homme en se baissant. Heu ! ça ne doit rien savoir faire.

— Faites excuse, répliqua une voix douce qui sortit du fond de la cape. Je sais très bien tricotter, ravauder, faire la soupe et mêmement mener paître les bêtes.

— Mâtin ! reprit le paysan en riant, tu es donc un petit *prodige !* Et, dis-moi, comment t'appelles-tu ?

— Adélaïde Chaulin.

— Adélaïde, c'est trop long.

— Alors vous m'appellerez comme vous voudrez.

— Laïde, c'est vite prononcé.

— Moi, s'écria Charlot, je préfère Laide ! D'abord, tu sais, *Laide*, tu ne mérites pas mieux, vu que tu es rudement vilaine !

Elle ne le démentit pas et si deux grosses larmes roulèrent sur ses joues, on ne les vit pas, grâce à la cape qui couvrait la tête de la fillette.

Théodore Lasseur, le père de Charlot, en augura qu'elle avait bon caractère, et ayant appris du vieux Anselme qu'elle était orpheline depuis deux ans, sans aucune parenté, et recueillie par ce brave homme, trop pauvre pour continuer de la garder, il accepta de la prendre comme pastoure aux gages de *trois francs par mois.*

Trois francs par mois, la nourriture et les nippes, c'est quelque chose !

— Votre garçon ne la taquinera pas trop au moins ? demanda Anselme, car j'aurais gros de peine si je croyais qu'elle doive souffrir.

— N'ayez crainte, répondit-il, j'y veillerai et vous pouvez être tranquille sur son compte. La petite sera bien chez moi, et quand le cœur vous dira de la venir voir, ne vous gênez point.

Quelques instants après ils se séparèrent. Une nouvelle vie allait commencer pour l'enfant.

Théodore Lasseur, riche fermier à deux kilomètres environ du village de Lactance, veuf et n'ayant point d'autre héritier que ce mauvais sujet de Charlot, passait pour un original, en même temps que pour le meilleur homme du pays, et le fait d'amener chez lui cette pastoure si singulièrement accoutrée et si petite, ne devait pas amoindrir sa réputation d'originalité.

Du coup, on pensa qu'il devenait fou et sa servante, une commère ronchonneuse, ne se gêna pas pour le lui dire.

— Par exemple ! s'écria-t-elle, il n'y a point de bon sens d'avoir engagé un pareil paquet. A-t-on jamais rien vu de plus mal ficelé ! Comment que tu te nommes ? demanda-t-elle à l'enfant quasi épeurée de cette réception.

— Elle se nomme *Laide*, répliqua Charlot sans lui donner le temps de répondre, et c'est

mérité, pas vrai, car c'est bien la plus laide du pays.

La servante se mit à rire.

— C'est un drôle de nom, reprit-elle; mais enfin!

Le petite n'osa pas dire le contraire, et si maître Lasseur fit de gros yeux à son garçon, il ne songea pas cependant à le démentir, attachant trop peu d'importance à cette taquinerie.

Et pourtant ce nom lui resta, colporté par Charlot et répété de bouche en bouche avec cette conviction des paysans pour qui la beauté consiste à avoir, même enfant, de grandes mains solides au travail, de grands pieds solides à la marche, et le visage fortement coloré.

A ce compte-là, Adélaïde, toute menue et délicate, pauvre oiselet dont un coup de vent avait renversé le nid, devait infailliblement passer pour laide.

Elle ne s'en plaignit pas d'ailleurs. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire? Sa bonne petite nature ne se révolta pas, et lorsque ce garnement de Charlot, plus méchant, certes, que ne le croyait son père, ameutait parfois ses camarades contre elle et que, tous ensemble, ils venaient la surprendre dans le pâtis et lui criaient: « Oh! la laide! oh! la laide! » elle ne se fâchait même pas.

Au fond, elle en souffrait, mais, déjà fière, ne se plaignait jamais.

Le bonhomme Lasseur était content d'elle. Même il la trouvait toujours si douce et si prévenante pour lui, qu'il s'attachait à elle, inconsciemment, sans peut-être s'en apercevoir, si bien que, par la suite, il se montra de plus en plus sévère avec Charlot, lorsqu'il l'ennuyait et qu'il le corrigea dur, tout grand garçon qu'il devenait.

Malheureusement, le résultat de ces corrections fut absolument contraire à ce qu'il espérait, car Charlot, se gardant bien désormais d'agir devant lui, se rattrappa en cachette, se vengeant doublement sur la fillette des taloches et des humiliations subies pour elle.

Une sorte de jalousie le mordit au cœur et plus son père manifesta d'intérêt à Laïde, plus il chercha les occasions de la tourmenter. Il ne l'avait jamais aimée, il se mit à la détester.

Ah! son père la soutenait contre lui, et, non seulement son père, mais les bonnes âmes du village rendant maintenant justice à sa vaillantise d'autant plus méritoire que la petite conservait toujours son *chéti* corps, c'est-à-dire ses apparences frêles.

Le temps passa.

Adélaïde avait maintenant près de quatorze ans et Charlot qui en avait bien dix-sept, était un grand et robuste garçon qui aidait parfois le fermier aux travaux des champs, mais qui musait plus souvent qu'à son tour.

« Parresseux comme un loir, et mauvais comme une teigne, voilà le fils Lasseur, » se répétait-on entre soi, mais tout bas, afin que cela n'arrivât point aux oreilles du fermier qu'on aimait et estimait.

Oh, oui! Charlot était mauvais et personne ne le savait mieux que la pauvre Laïde, envers qui il se montrait paterne devant son père, mais qu'il malmenait chaque fois qu'il pouvait la trouver seule.

— Tu me revaudras ça, *la Laide!* lui cria-t-il plein de rage, un jour où son père, témoin d'un acte de brutalité, lui envoya une bourrade sans crier gare. Tu me revaudras ça, je te le jure!

Chose singulière, elle ne le craignait pas, et cette menace ne troubla en rien la quiétude de son esprit.

Travaillant du matin au soir, soit en aidant la servante à la ferme, soit en conduisant paître le bétail, elle finit même par l'oublier le plus complètement du monde.

(*A suivre*)..

On asseimbliâïe dévant lè vôtès.

L'est pe ési dè trovâ à derè su cein que lè z'autrès dzeins font que dè bin férè sè-mémo.

Et portant dâi iadzo lo seimbliè pas. Quand on va âo prédzo et qu'on oût lo menistrè débliottâ se n'afférè sein quequelhi, seimbliè que n'ia qu'à. Mâ essiyi vâi dè montâ su la chére! Vo feriâ on galé coco lé d'amont. Et po férè dâi discou, c'est lo mémo diablio; s'on a pas dè la cabosse âo bin dâo toupet, bouna tapetta, prâo niaffe, et oquié à derè, faut pas s'ein mécliâ.

Ai derrairès votès po noumâ lè grands conseillers, lài avâi z'u on asseimbliâïe on part dè dzo dévant, po savâi quoui on volliâvè mettrè. Y'ein a que volliâvont revôtâ po lo vilhio conseiller; mâ y'ein a dâi z'autro que ne volliâvont pas, que portant c'étâi on brâvo citoyein qu'avâi adé fé honneu âo sacllio, que l'arâi étâ mau fé dé pas lo renonmâ. Yé sé bin qu'on lâi reprodzivè dè ne pas pipâ lo mot dein lè tenâbliès dâo Grand Conset; mâ n'ia pas fautâ dè djazâ coumeint 'na fenna po étrè bon conseiller; et quand volliâvè oquiè, subliâvè dou mots à l'orolhie à n'on conseiller d'Etat, et tot étâi de. L'avâi grand bré quand bin ne menâvé pas lo mor coumeint onna tabousse.

Clliâo que ne volliâvont pas revôtâ por li, volliâvont mettrè conseiller on djeino coo, bîn boun'einfant, s'on vâo, et que n'est pas dè mépresi; mâ cein arâi étâ on affront po lo vilhio. Assebin quand cein ein est venu dè décidâ s'on votérâi po lo dzouveno compagnon, ion dè sè z'amis, cé qu'avâi fé coumandâ l'asseimbliâïe et que s'étâi démenâ coumeint on diablio lè dzo dévant po férè votâ por li, a volliu démandâ la parola po recoumandà l'afférè; mâ quand lo pourro bougro a z'u de: chers concitoyeins! et que l'a vu que ti lè z'autro lo vouâitivont, l'a z'u onna gruletta dâo diablio; l'a coumeinci à crotsi; s'est eimbrelicoquâ, et tandi que borbottâvè cauquiès mots sein trâo savâi cein que desâi, on bon vîlhio, qu'étâi furieux dè cein qu'on volliâvè dégomâ se n'ami lo conseiller, lâi criè du lo fond dè la tsambra:

— Dis-vâi, blianc bet, dévant dè coumeinci, t'ariâ du môlâ ta résse!

Ma fâi, quand l'a cein oïu et que l'a vu rirè lè dzeins, lo gaillâ, qu'étâi on fier-bocon, a z'u lo subliet copâ franc, s'est rachetâ rodzo coumeint on pavot, et sè z'amis qu'aviont décidâ dè criâ *bravo!* après son discou po férè à vairè que tsacon volliâvè votâ coumeint li, se sont trovâ couïons coumeint on renâ que sè sarâi laissi preindrè pè 'na dzenelhie, et po ne pas s'exposâ à 'na novalla recaffâïe, sont resta mouets coumeint dâi toupenès, et ein fin finala on a décidâ dè revôtâ po lo vîlhio conseiller, qu'a étâ renommâ.

N'ia rein, po vo z'apliati on hommo, coumeint onna rizarda su son compto!

Aux époux.

Un bel exemple à suivre.

Chacun connaît les inséparables, les plus douces, les plus gracieuses et les plusjolies des perruches. — Messieurs les maris, et vous, vertueuses épouses, écoutez ce que M. Fulbert Dumonteil, l'un des spirituels chroniqueurs du journal *La France*, dit de ces charmants oiseaux.

Les inséparables portent un habit vert et, sur leur gentille tête, si fine, si éveillée, une calotte de pourpre. Il y a des émeraudes sur leurs ailes et des flammes dans leurs yeux. La tenue est discrète et l'air souvent mélancolique. Leur ramage est un murmure, léger gazouillement d'amour. S'ils parlent tout bas, c'est qu'ils s'aiment. Leur mérite, ce n'est, à vrai dire, ni leur ramage ni leur plumage, c'est leur fidélité. Ils se rencontrent, s'unissent, ne se quittent plus.

Sa fidélité est autrement touchante et sincère que celle d'une veuve du Malabar. Quand une inséparable a perdu son époux, elle n'a pas besoin d'allumer un bûcher: sa douleur la consume et la tue. Elle cherche, elle appelle son ami, répète sur un ton triste et doux la chanson d'amour qu'ils murmuraient ensemble, languit et meurt. Son veuvage, c'est son trépas.

Parfois, on s'ingénie à la consoler, on essaye d'égayer son deuil, de tromper sa douleur. A sa cage dorée, qu'ombrage un palmier d'appartement, on suspend un miroir, dans lequel son petit œil attristé croit voir tout à coup le compagnon qu'elle a perdu. Eblouie par ce doux mirage, elle redresse sa jolie tête coiffée de rouge, agite son aile verte, toute frémissante, et gazouille un air joyeux, chant d'amour.

Le cou tendu, penchant la tête, aux écoutes, elle attend qu'une voix tendre et connue lui réponde. Mais elle est bien courte, cette illusion du regard et du cœur. Bientôt la pauvre veuve s'aperçoit que ce n'est là qu'une décevante image. Son époux ne chante pas, et quand ils se trouvent bec à bec, aile contre aile, il reste immobile et muet,